

# De la région comprise entre le Haut-Nil et la côte de la Somalie : (avec carte)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **10 (1889)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-133631>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## DE LA RÉGION COMPRISE ENTRE LE HAUT-NIL ET LA CÔTE DE LA SOMALIE.

(Avec carte).

Comme la contrée, dont la carte accompagne ce numéro, est habitée par des peuples différents et n'a pas de nom générique, nous sommes obligés, pour la désigner, d'indiquer ses limites extrêmes à l'ouest et à l'est. D'ailleurs, elle ne forme pas un tout homogène, une région naturelle distincte. Des cours d'eau qui l'arrosent, les uns descendent à l'ouest, vers le Nil, les autres à l'est ou au sud-est, vers l'Océan Indien. C'est donc à travers le pays représenté par notre carte que passe la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et la Mer des Indes. Mais ce seuil de séparation des bassins est loin d'avoir été reconnu sur toute son étendue ; on peut même dire que, pour la plus grande partie, on en ignore la vraie direction. Les itinéraires du Haut Nil et de l'Abyssinie méridionale ne rejoignent pas ceux qui ont été tracés en partant de la côte du golfe d'Aden ou de l'Océan Indien. Entre les points extrêmes atteints par Brenner dans la région de la Juba, par James sur l'Ouébi, Paulitschke dans le voisinage de Harrar, d'Abbadie et Cecchi au sud de l'Abyssinie, et le comte Téléki vers le Basso-Narok, s'étend une vaste région inconnue, où les cartographes placent des localités supposées et qu'ils sillonnent de cours d'eau et de routes de caravanes, d'après les indices fournis par les voyageurs et les marchands. De fait, l'hostilité des peuplades divisées en petits clans distincts et le climat ont jusqu'ici empêché tous les voyageurs, sauf James, de pousser un peu loin leurs itinéraires à l'intérieur de la Somalie, et il est à craindre que l'état de guerre dans lequel se trouve le Soudan égyptien, le mauvais vouloir des Arabes et la défiance des indigènes, qui craignent de subir le sort des nombreux peuples soumis aux Européens, ne contribuent à retarder la reconnaissance de la contrée.

Le pays auquel M. Reclus propose de donner le nom de Somalie forme une large presque île de disposition triangulaire, limitée à l'ouest par les montagnes qui continuent au sud le massif d'Abyssinie et ailleurs par l'Océan Indien. D'après les dires des naturels, le pays s'abaisse vers l'est par de longs gradins disposés parallèlement à la côte de la mer des Indes. On ne connaît pas la hauteur de ces chaînes côtières, que traversent la Juba, le Ouébi, la Doura et l'Ouadi Nogal ; mais, au nord de ces bassins, les montagnes vues par Paulitschke, James, Speke et

Révoil, ont de 1500<sup>m</sup> à 2000<sup>m</sup> d'altitude ; d'après Paulitschke, le sommet le plus haut du groupe du Harrar atteindrait même 3000<sup>m</sup>. A proprement parler, les montagnes qui bordent le golfe d'Aden ne forment pas une chaîne continue, mais une série de monts irréguliers qui se prolongent jusqu'à l'imposante presque île, terminée par le cap Gardafui, où se trouve le Djebel Karoma ou mont des Aromates, dont la hauteur est 1220<sup>m</sup>. Le cap lui-même se dresse au-dessus de l'océan en une falaise de 275<sup>m</sup> de hauteur. Plus au sud, un autre promontoire, le Ras Hafoun, se compose d'une île rocheuse, jointe au continent par une flèche de sable.

Cette suite de massifs n'envoie au golfe d'Aden que de courts torrents, le plus souvent à sec. Bien qu'il soit plus vaste et moins aride, le versant tourné vers l'Océan Indien proprement dit ne compte pas beaucoup de cours d'eau, et quelques-uns d'entre eux n'arrivent même pas jusqu'à la mer. Les uns, comme le Daror, le Nogal, le Dehr, le Faf, sont des *toug*, c'est-à-dire des *ouadi* remplis d'eau seulement à l'époque des pluies ; les autres des *ouébi* ou « fleuves, » dont l'un n'a pas d'autre nom que ce mot d'un sens général. Celui-ci, qui entraîne probablement les eaux du Harrar et de l'Ogaden, et que James a touché à Bari dans son cours moyen, ne peut percer le cordon de dunes qui s'étend le long de la côte de l'Océan ; après avoir coulé longtemps parallèlement au littoral, il se perd dans un lac marécageux. Plus à l'est, la Juba est le plus grand *ouébi* de la Somalie ; les explorations de Brenner, de Chaillé-Long et de von der Decken, en ont fait connaître le cours inférieur, mais on est loin d'être fixé sur l'étendue et l'importance de son bassin supérieur et moyen.

Grâce aux voyages de d'Abbadie, de Cecchi, de Chiarini, d'Antonelli, d'Aubry, etc. la région de l'Éthiopie méridionale est beaucoup mieux connue que la Somalie ; la direction générale des chaînes et celle des cours d'eau peuvent être tracées sur les cartes avec une assez grande approximation ; même Cecchi et Chiarini, en 1879, après avoir traversé les montagnes limitant au sud les bassins de l'Aouach et du Nil, aperçurent de loin les lacs Horra et Zououai qu'ils supposèrent appartenir au bassin de l'Ouébi, et qui dès lors ont figuré comme tels sur les cartes. Néanmoins bien des incertitudes existent encore ; les parties connues des cours de l'Aouach et du Nil présentent entre elles des solutions de continuité, et les frontières des États monarchiques des Galla, bien que tracées avec une précision apparente sur la carte de Cecchi, sont loin d'être complètement fixées. Toutefois le plus important des problèmes géographiques qui se posent dans cette région est celui se rapportant à l'Omo

ou Oumo, fleuve dont le cours se développe à l'est du Kaffa. Pour d'Abbadie, un des voyageurs qui se sont avancés le plus loin au sud de l'Abyssinie, l'Omo serait un affluent du Nil Blanc; mais d'autres explorateurs, en particulier Cecchi, s'appuyant sur les informations des indigènes font de cette rivière le cours supérieur de la Juba. M. Reclus accepte cette hypothèse, qui est aussi reproduite par Habenicht dans sa grande carte « Afrika. »

Cependant la découverte toute récente, effectuée par le comte Téléki, du Basso-Narok, grand lac situé au sud du Kaffa, apporte un nouvel élément à la discussion. Personne n'a vu le point où l'Omo, après s'être dirigé vers le sud-ouest tournerait vers le sud, puis vers le sud-est pour former le cours supérieur du Juba, tandis que M. Borelli, qui a voyagé dans les royaumes méridionaux de l'Éthiopie, après avoir interrogé un grand nombre d'indigènes, croit, sans pourtant l'avoir reconnu lui-même, que l'Omo se dirige vers l'ouest, là où on lui croyait une direction est, et qu'il va ensuite vers le sud pour se déverser dans un grand lac que le voyageur appelle Schambara. Le Schambara serait-il le Basso-Narok de Téléki, et l'Omo, le Nianam que Téléki a vu se jeter sur la rive septentrionale du Basso-Narok? Ces deux questions présentent une grande importance au point de vue géographique. Il est un autre point, lié au précédent, qui demanderait à être élucidé. Dans quel fleuve se déverse le Basso-Narok? Va-t-il au Nil ou à la Juba? Si l'Omo se jette dans le Basso-Narok et que celui-ci se rende au Nil, voilà certes une nouvelle source du Nil, peut-être aussi importante que le Nil Bleu de Bruce ou le Nil Blanc de Speke. Pour M. Wauters, l'Omo est un affluent du Basso-Narok, et l'émissaire de ce lac n'est autre que le Sobat, fleuve puissant d'après les voyageurs, plus volumineux même que le Nil à leur confluent. Le Sobat devient un grand cours d'eau, la branche maîtresse du fleuve d'Égypte. Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agit ici que de pures hypothèses. Le Basso-Narok n'a été reconnu que sur sa rive orientale et les contrées qui le séparent soit du lac Victoria et du Nil Blanc, soit des parties connues du Sobat et de la Juba sont trop vastes pour que la solution proposée ait un degré suffisant de probabilité. Aucun voyageur n'a encore traversé ces immenses étendues où peuvent se trouver des chaînes ou des massifs montagneux, obligeant les eaux à se diriger dans une direction tout à fait différente de celle que semblerait indiquer la carte actuelle, encore si incomplète. Pour le moment, le seul fait acquis, c'est qu'un nouveau lac plus long que l'Albert a été découvert dans l'Afrique orientale. C'est à de nouveaux voyageurs qu'incombe la tâche de fixer

d'une manière définitive les vraies sources du Nil et de la Juba, et le seuil de partage entre leurs bassins.

## CORRESPONDANCE

### **Lettre de Cape-Town, de M. Al. Demaffey, ingénieur des mines.**

Cape-Town, 28 avril 1889.

Je vous envoie, sur la main d'œuvre à Tati, une note qui intéressera peut-être vos lecteurs. J'ajoute que notre Compagnie occupe actuellement une vingtaine de blancs, de soixante à quatre-vingts noirs et cinq ou six métis.

#### OUVRIERS BLANCS

Les mineurs reçoivent 20 livres sterling par mois; les charpentiers 20 liv.; les forgerons 25 liv.; les amalgamateurs de 20 à 25 liv.; les mécaniciens de 20 à 30 liv. Ils se nourrissent à leurs frais. Les magasins de la Compagnie leur fournissent, à des prix modérés, tout ce qui leur est nécessaire. Un blanc peut vivre confortablement à raison de 3 à 4 liv. par mois.

Chaque mineur blanc a sous ses ordres de 6 à 15 boys (ouvriers noirs).

La Compagnie recrute les blancs à Kimberley; elle paye les frais du voyage (en moyenne 12 liv. par homme) et demi-solde pendant la durée du voyage (en moyenne deux mois). En général ces ouvriers valent peu de chose.

#### OUVRIERS NOIRS

Ils se divisent en:

1. *Ma-Tébélé*. — Très paresseux; se sentant dans leur pays, ils se montrent volontiers insolents. Rarement ils consentent à s'engager pour plus de 2 ou 3 mois, et généralement ils trouvent un prétexte pour s'en aller avant d'avoir achevé leur temps. On ne les emploie qu'exceptionnellement dans les mines. Ils savent assez bien soigner le bétail.

2. *Zambesi niggers*. — Ce sont les meilleurs ouvriers. Ils s'engagent volontiers pour 6 mois; sont généralement dociles; au bout de quelque temps ils sont d'assez bons mineurs s'ils sont bien dirigés; en revanche ils ne valent rien pour le bétail. Ils ont une peur affreuse des Ma-Tébélé.

3. *Ma-Kalaka*. — Sont bons pour le bétail, mais guère pour autre chose. Ils sont en quelque sorte esclaves des Ma-Tébélé; il ne leur est pas permis de posséder du bétail; mais ils sont employés à garder les troupeaux du roi; de là l'expérience qu'ils ont acquise à cet égard.

4. *Bushmen*. — Sont très bons pour suivre une piste et comme *prospecteurs* (pour découvrir les anciennes mines). Ils peuvent aussi être utilisés comme courriers.

Les noirs ne sont jamais payés en argent. Ils travaillent pour des couvertures (2 couvertures de coton ou une de laine par mois), pour des plumes d'autruches (les Ma-Tébélé s'en servent pour leur parure de guerre) pour une vache (10 mois);